

N° 4—6. I—II

AVRIL—JUN

1936

BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE POLONAISE
DES SCIENCES ET DES LETTRES

CLASSE DE PHILOGIE,
CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE

CRACOVIE
IMPRIMERIE DE L'UNIVERSITÉ
1936

<http://rcin.org.pl>

Publié par l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres sous la direction de M. S. Mikucki directeur de la Chancellerie de l'Académie.

Nakładem Polskiej Akademji Umiejętności.
Drukarnia Uniwersytetu Jagiell. w Krakowie pod zarządem J. Filipowskiego.

29

**BULLETIN INTERNATIONAL
DE L'ACADÉMIE POLONAISE DES SCIENCES
ET DES LETTRES**

I. CLASSE DE PHILOLOGIE
II. CLASSE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE

N° 4—6

Avril—Juin

1936

SÉANCES

I. Classe de philologie

- 27 avril. STRZELECKI WŁ.: De Flavio Capro Nonii auctore.
12 juin. WITKOWSKI St.: La genèse du genre grammatical des
nom communs.

Commission pour l'étude de l'histoire de l'art

- 30 avril. DALBOR W.: Pompeo Ferrari et son activité d'architecte
en Pologne.
14 mai. HORNUNG Z.: La plastique figurée du mausolée de Si-
gismond I^{er} à la cathédrale de Cracovie.
10 juin. MANKOWSKI T.: Les tapis de Perse, représentant la type
dit »polonais«.
AMEISEN Z. (M^{me}): L'építaphe de Jean Borek, tableau cra-
covieu du XVI^e siècle, jadis à la cathédrale du Wawel.
KRUSZYŃSKI T. (abbé): L'auteur supposé des peintures du
tríptyque à la chapelle de Sigismond dans cathédrale du
Wawel.

Commission pour l'étude de l'histoire de la littérature polonaise

- 22 mai. TRZPIS H.: Les idées philosophiques de Garczyński dans
les »Wacława Dzieje« (»L'histoire de Venceslas«).

II. Classe d'histoire et de philosophie

- 20 avril. RYBARSKI R.: L'usure et le crédit dans la région de Sambor au XVIII^e siècle.
 SIEMIENSKI J.: L'organisation de l'Etat et les sections des Archives de la Couronne.
- 18 mai. KŁODZIŃSKI A.: Le problème de l'aide hongroise, prêtée entre 1304 et 1306 à Ladislas Łokietek.
- 12 juin. WOJCIECHOWSKI Z.: Les origines de la noblesse et le problème du système féodal au moyen-âge en Pologne.

Commission pour l'étude de l'anthropologie et de la préhistoire

- 13 juin. KOSTRZEWSKI J.: Les tombes à squelette de la période tardive de La Tène en Grande-Pologne, et le problème des Silingiens.
 DURCZEWSKI Z.: Les groupes haut-silésien et petit-polonais de la civilisation lusacienne en Pologne.
 WRZOSEK A.: L'indice céphalique des crânes du moyen-âge, provenant de tumulus de la région de Wilno, conservés au Musée d'Archéologie Préhistorique de l'Université d'Etienne Batory à Wilno.
 STOLYHWO E. (M^{me}): Les individus à pigmentation claire chez les Cassoubes de la presqu'île de Hel et leur rapport avec la race nordique.

SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE DE L'ACADÉMIE POLONAISE DES SCIENCES ET DES LETTRES

La séance publique annuelle de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres eut lieu le 13 juin 1936. Assistaient à la séance: M^r Adalbert Świątosławski, Ministre des Cultes et de l'Instruction Publique, en qualité de représentant de M^r le Président de la République, et M^r Joseph Ujejski, professeur et sous-secrétaire d'Etat au Ministère des Cultes et de l'Instruction Publique.

M^r le Président de l'Académie ouvrit la séance et caractérisa la situation générale ainsi que les travaux de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres, puis M^r le Secrétaire Général prit la parole pour rendre compte de l'activité de cette institution l'année 1935/36, après quoi il nomma les prix décernés et les membres nouvellement élus.

Des prix échurent:

le prix Probus Barczewski pour un ouvrage historique à M^r T. Makowiecki, auteur d'une monographie sur Wyspiański, intitulée *Poeta-Malarz* («Un Poète-Peintre»), Varsovie 1935;

le prix Feliks Jasieński, destiné à récompenser un artiste au-dessous de 35 ans, ayant exécuté une oeuvre graphique, sculpturale ou musicale, à M^{lle} Stéphanie Midowicz, auteur d'un cycle de gravures sur bois, appelé *Rzemiosła* («Les Métiers»).

Furent élus membres de l'Académie:

I. Classe de philologie

a) Membres correspondants:

1) M^r l'abbé Stanislas Kozirowski à Winnogóra, privat-docent à l'Université de Poznań, étudiant la toponymie ancienne;

2) M^r Stanislas Schayer, professeur de philologie hindoue ancienne à l'Université Joseph Piłsudski à Varsovie.

II. Classe d'histoire et de philosophie

a) Membres titulaires:

1) M^r Jean Dąbrowski, professeur d'histoire médiévale à l'Université des Jagellons à Cracovie;

2) M^r Oscar Halecki, professeur d'histoire de l'Europe orientale à l'Université Joseph Piłsudski à Varsovie;

3) M^r Jean Kucharzewski, historien à Varsovie.

b) Membre correspondant:

1) M^r Alexandre Birkenmajer, privat-docent d'histoire des sciences exactes à l'Université des Jagellons à Cracovie.

III. Classe des sciences mathématiques et naturelles

a) Membre titulaire:

1) M^r Etienne Mazurkiewicz, professeur de mathématique à l'Université Joseph Piłsudski à Varsovie.

b) Membre correspondant:

1) M^r Stanislas Pawłowski, professeur de géographie à l'Université de Poznań.

M^r le Président de la République a approuvé l'élection des savants étrangers suivants, élus membres de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres:

Classe d'histoire et de philosophie

a) Membres titulaires étrangers:

1) M^r Giovanni Bortolucci, professeur de droit romain à l'Université de Bologne;

2) M^r Edouard Driault, rédacteur de la »Revue des Etudes Napoléoniennes« à Paris;

3) M^r J. Holland Rose, professeur d'histoire maritime à l'Université de Cambridge (Angleterre).

Classe des sciences mathématiques et naturelles

a) Membre correspondant étranger:

1) M^r Octave Duboscq, prof. de zoologie à la Sorbonne.

Classe de Médecine

a) Membres titulaires étrangers:

1) M^r Louis Aschoff, professeur de pathologie à l'Université de Fribourg en Brisgau;

2) M^r Jules Bordet, professeur de bactériologie à l'Université de Bruxelles.

3) M^r Albert Policard, professeur d'histologie à l'Université de Lyon;

4) M^r Charles Richet, professeur de physiologie à l'Université de Paris.

Avant la clôture, M^r Georges Modrakowski, m. t., fit une conférence sur »L'oxygène et l'anhydride carbonique en médecine«.

Résumés

12. DALBOR W.: **Pompeo Ferrari i jego działalność architektoniczna w Polsce. (*Pompeo Ferrari et son activité d'architecte en Pologne*)**. Séance du 30 avril 1936

Pompeo Ferrari, un des architectes les plus en vue, actifs en Pologne à l'époque du style »baroque«, était originaire de Rome. Deux plans remontant à 1678 et à 1681, présentés à un concours et conservés à l'Académie de Saint Luc à Rome sont les oeuvres les plus anciennes de cet artiste. L'une et l'autre obtinrent le premier prix de l'Académie et témoignent à n'en pas douter que l'art de Ferrari s'est formé sous l'influence du milieu romain, dans l'entourage le plus proche de Bernini et de Borromini, surtout dans celui de Carlo Fontana.

On n'a pas réussi à découvrir jusqu'à présent d'autres oeuvres de Ferrari à Rome, quoique l'artiste eût probablement vécu dans cette ville les années suivantes, car, après son arrivée en Pologne, on reconnaît dans ses premières oeuvres l'influence encore récente de l'art romain. C'est surtout dans la décoration des intérieurs que se manifestent les liens étroits qui l'unissent au groupe de stucateurs occupés à Rome vers la fin du XVII^e siècle.

L'arrivée de Pompeo à Rydzyna en Pologne est en rapport avec le séjour que Stanislas Leszczyński, plus tard roi de Pologne, fit en Italie l'année 1696. En qualité de son architecte, Ferrari signe en 1704 le plan d'une chapelle, qui se voit à présent à Breslau. Le château de Rydzyna, élevé sur un plan quadrilatérale, pour la famille des Leszczyński, est sa première oeuvre en Pologne. Le plan du château et les tours aux angles dont Ferrari sut tirer parti, sont ce qui reste de l'ancienne résidence médiévale des Rydzyński. Le décor de plusieurs salles au premier étage a également été exécuté d'après les projets de Ferrari.

Après avoir terminé les travaux au château de Rydzyna, Ferrari prépare le plan de la chapelle funéraire, consacrée à Raphaël Leszczyński († 1703), père de Stanislas et à son oncle, l'évêque Bogusław, chapelle qui devait s'élever à côté de l'église paroissiale à Leszno, encore inachevée à cette époque. Ce plan, visible à Breslau, ne fut pas exécuté, mais en 1709 environ Ferrari fit les monuments funéraires de Raphaël et de Bogusław à l'église paroissiale, en leur donnant la forme de niches. L'artiste agrandit en même temps cette église en y ajoutant une travée qu'il surmonta d'une coupole aplatie richement décorée et qu'il concevait comme chœur.

Entre 1707 et 1709 Ferrari reconstruit l'hôtel de ville à Leszno, détruit par les flammes l'année 1707 et prépare un projet d'agrandissement de l'église des Frères Tchèques, dédiée à saint Jean. Ce plan, conservé actuellement aux Archives de Dresde, ne fut pas mis en exécution. A côté de l'église en question, Pompeo construisit cependant en 1711 une chapelle funéraire en l'honneur d'Adalbert Gruszczyński et de sa fille.

Le temple luthérien sous le vocable de la Sainte Croix à Leszno est une oeuvre aussi monumentale qu'originale de Ferrari, quoique l'édifice n'ait pas été achevé. La construction du temple, dont les murs avaient déjà quelques mètres de haut, fut arrêtée en 1713 sur l'ordre de l'évêque de Poznań. Après de longs efforts, la commune luthérienne fut autorisée à achever l'édifice, qui dut prendre cependant un aspect bien plus modeste.

Deux autres plans aux Archives de Dresde datent de l'époque où Ferrari travaillait à Leszno. Ce sont: le projet d'un château rappelant de loin le château de Rydzyna et celui d'un petit palais.

Ferrari commence à construire en 1714 l'église à Obrzycko, édifice en forme de croix latine avec voûte en coupole au-dessus du croisement de la nef principale avec le transept. Quelques années plus tard il reconstruit l'église brûlée et le couvent des cisterciennes à Owińska, en tirant parti de plusieurs pans de mur de l'ancienne église, fondée vers la moitié du XIII^e siècle. Il a conservé à l'intérieur la disposition centrale et a appliqué le système des hautes arcades, système dont il s'était déjà servi en élevant le temple protestant de Leszno et qui donna à l'église le caractère d'une construction dont les trois nefs sont

de la même hauteur. La coupole peu élevée sans tambour et avec archivoltas, repose sur les piliers centraux et surmonte le corps de l'édifice, tandis que les parties correspondant aux axes principaux portent de petites coupoles elliptiques de peu de hauteur. L'intérieur de l'église paroissiale de Wschowa que Ferrari a agrandie vers 1727 tout en conservant son chœur gothique et son ancienne tour, rappelle le précédent, quoique les bas côtés ne soient pas aussi élevés que la nef principale. La disposition centrale de la partie nouvelle de l'intérieur est des plus caractéristiques.

Sur l'ordre de la princesse Wiśniowiecka, née Leszczyńska, Ferrari construisit une haute coupole au-dessus de l'édifice appartenant aux religieux de l'ordre de saint Philippe à Gostyń. De plus, il acheva toute l'église tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, en la marquant du sceau de son individualité artistique. Quelques années après, il dressa le plan du couvent à Gostyń, mais cette construction ne fut terminée qu'après sa mort par son collaborateur Jean-Adam Stier.

Avant l'année 1726 on remania l'intérieur de la chapelle de la Vierge à l'église *Corpus Domini* à Poznań. La division de l'intérieur, plutôt long, en deux parties couvertes d'une voûte en coupole avec archivoltas, caractéristique pour l'art de Ferrari, fait preuve de beaucoup d'ingéniosité. En raccordant habilement ces deux parties de la chapelle, l'artiste réussit à donner un caractère central à son intérieur. Ferrari construisit en outre le maître-autel de la même église, quoiqu'il n'eût pas achevé la décoration de celui-ci. Il bâtit également l'évêché de Poznań, complètement remanié au début du XIX^e siècle, ainsi que le portail et le maître-autel de l'ancienne église des Jésuites. Cet autel fut construit entre 1727 et 1732. De nombreuses et proches affinités formelles avec d'autres oeuvres de Ferrari, exécutées à la même époque, militent en faveur de la supposition qu'il a réellement été l'auteur des détails à l'église des Jésuites de Poznań, que nous venons de mentionner. Ferrari conclut en 1727 un contrat avec le primat Théodore Potocki, par lequel il s'engageait à construire une chapelle funéraire à la cathédrale de Gniezno, tâche qu'il termina deux ans après. Cette construction porte l'empreinte d'un certain revirement et témoigne de la tendance à revenir à des formes plus légères du style baroque, tendance en opposition

avec la simplicité classique des oeuvres remontant aux périodes précédentes. Pompeo entreprend à la même époque la construction de l'église des franciscains réformés à Osieczno, la seule qu'il ait élevée en dérogeant aux règles de la disposition centrale. Quoique Ferrari ait dû se conformer au type des églises des franciscains réformés, adopté en Grande-Pologne, on ne reconnaît pas moins dans la voûte la tendance à lui donner une forme aussi rapprochée que possible de celle d'une coupole.

La belle église de Łąd, ou plutôt la partie centrale ajoutée à l'ancienne nef et à l'ancien transept, qui devint le choeur après l'agrandissement de l'église, est la dernière oeuvre créée par Ferrari vers la fin de ses jours. Cette partie nouvelle qui supporte une haute coupole reposant sur une construction avec archivoltes, constitue la dominante et le trait essentiel de l'édifice. Son caractère monumental joint à la perfection de l'exécution en font, à côté du château quelque peu altéré de Rydzyna et à côté du temple protestant inachevé à Leszno, l'oeuvre la plus imposante de Ferrari que nous connaissions en Pologne. Quant au plan de l'église de Łąd, il s'inspire de celui de l'église S. Ivo della Sapienza que Borromini a construite à Rome.

L'activité de Ferrari en Pologne s'étend à une période de quarante ans. S'étant fixé à Rydzyna, c'est dans cette localité qu'il épousa une jeune fille d'origine bourgeoise nommée Eitner dont il eut plusieurs enfants. Son fils aîné Antoine obtint l'année 1729 le droit de cité à Poznań en qualité de *murarius*.

Le sens très développé de la tectonique, la prédilection pour la disposition centrale des édifices, la manière caractéristique de construire les coupoles, la sveltesse des formes architecturales, la façon originale de traiter les problèmes à résoudre, — voilà les traits saillants qui nous frappent dans l'art de Ferrari. Ajoutons qu'en faisant le projet de la décoration d'un intérieur, il l'exécutait lui-même jusque dans les moindres détails. Son activité artistique a été d'une grande importance pour le développement ultérieur de l'architecture en Grande-Pologne; en effet, tant dans le domaine de l'architecture que dans celui de la décoration, les formes qu'il a créées se sont acclimatées et se sont maintenues pendant un espace de temps relativement long.

13. HORNING Z.: **Plastyka figuralna mauzoleum króla Zygmunta I w katedrze krakowskiej.** (*La plastique figurée du mausolée du roi Sigismond I-er à la cathédrale de Cracovie*). Séance du 14 mai 1936

De nombreux auteurs ont depuis longtemps étudié le problème de l'origine des sculptures figurées qui décorent les niches de la chapelle de Sigismond au Wawel. Ainsi, s'en référant à une lettre de Sigismond I^{er}, adressée en 1517 à Jean Boner, Łuszczkiewicz a émis l'opinion qu'il s'agissait d'oeuvres exécutées par des aides de Barthélemy Berrecci, vu que, à son avis, cet artiste florentin aurait exclusivement été architecte et ne se serait pas occupé de sculpture. Bientôt après, cette opinion fut mise en doute par Popiel qui, s'appuyant sur les comptes des Boner, aboutit à la conclusion que seul Berrecci pouvait entrer en ligne de compte comme auteur de ces sculptures. Les chercheurs plus récents, qui sans exception se sont ralliés à la thèse de Łuszczkiewicz, ont essayé de définir avec plus de précision les auteurs de la plastique figurée du mausolée royal. Cercha et Kopera croyaient pouvoir découvrir la collaboration de Jean Cini de Sienne, aide de maître Barthélemy; Bołoz-Antoniewicz voyait la collaboration de Jean-Marie, appelé il Mosca ou Padovano, tandis que Depowski et Załoziecki décelaient la main de sculpteurs indigènes subissant l'influence de l'art allemand. Ce n'est que depuis les recherches aux archives de M^{me} Karwasińska, qui eurent lieu il y a quelques années et dont Komornicki a publié les résultats, que nous connaissons le contrat signé le 6 février 1529, en vertu duquel Berrecci s'est engagé à exécuter toutes les statues de marbre, destinées à la chapelle des Jagellons, ainsi qu'à faire deux bas-reliefs représentant David et Salomon. Une série de circonstances ne permet pas de douter que c'est bien cet artiste qui a exécuté le groupe d'oeuvres d'art dont nous entretenons. Ainsi il toucha avant le 31 mars 1531 la somme convenue de 900 florins à titre de rétribution et, comme il appert du contrat, il fit lui-même quatre bas-reliefs ronds avec les évangélistes. La relation du poète contemporain André Krzycki mérite cependant d'être considérée comme un témoignage décisif; en effet, dans un quatrain latin intitulé: *In opificem sacelli Jag(ellonicae) Bartholomeum lapicidam,*

Krzycki nomme expressément les sculptures dans la chapelle, exécutées par Berrecci lui-même.

Le fait d'avoir établi l'identité de l'auteur des œuvres étudiées n'exclut évidemment pas la possibilité d'une collaboration, même de plusieurs autres sculpteurs dont la participation aurait pu retentir à un certain degré sur la structure artistique des statues et reliefs en question; d'autre part il ne peut écarter l'éventualité que des influences émanant de Padoue ou d'Allemagne, sur lesquelles les chercheurs mentionnés ci-dessus ont insisté, aient pu déteindre sur l'art de Berrecci. Ce n'est donc qu'une minutieuse analyse du style des sculptures figurées de la chapelle qui peut définitivement nous renseigner sur leur origine. Les recherches comparatives de l'auteur n'ont pas confirmé les observations des chercheurs déjà mentionnés, concernant la provenance artistique du décor plastique du mausolée royal. On s'aperçoit en effet que ces sculptures révèlent une série d'affinités avec l'école florentine au déclin du XV^e et au commencement du XVI^e siècle, laquelle continue à être fidèle aux traditions du grand art de Donatello. Ces traditions, nous les retrouvons entre autres dans le modelage de la main de saint Pierre, fortement fléchie au poignet, et qui manifeste une proche affinité avec un motif analogue qu'on observe dans les statues de Jérémie et de Job dans le campanile s'élevant à côté de la cathédrale à Florence. Il faut également considérer comme schème de composition typique pour l'art florentin, le motif du doigt indiquant le texte d'un livre ouvert, motif que nous rencontrons dans la figure de saint Paul, comme en témoignent les analogies avec les statues d'Habacuc et de Jean-Baptiste de Donatello, puis la statue d'Obadia, oeuvre de son élève Rosso dans les niches du même campanile, et la statue de Jean-Baptiste exécutée par Benedetto da Rovezzano, qu'on voit à la cathédrale. On ne saurait douter non plus qu'il ne fallût rattacher la généalogie artistique des quatre bas-reliefs portant les effigies des évangélistes au même genre de représentations de Donatello, visibles dans l'ancienne sacristie de la cathédrale de Florence, tandis que les portraits en bas-relief du roi Sigismond I^{er} et de Boner, représentés l'un et l'autre sous les traits des rois bibliques David et Salomon, permettent de reconnaître sans difficulté l'influence du portrait de Philippe Brunelleschi, oeuvre du sculpteur Andrea di Lazzaro Cavalcanti, dit

Buggiano. Enfin la pittoresque draperie audacieusement jetée en travers de la poitrine de quelques figures, puis certains plis caractéristiques en saillie ne sont pas la preuve que les procédés du gothique tardif, propres à l'école de sculpture sur bois de Guy Stoss, jouissaient d'une certaine actualité; bien plus, ils sont autant d'emprunts faits à la technique du moulage du bronze, opinion à l'appui de laquelle on pourrait rappeler entre autres la statue de saint Étienne de Ghiberti à Or San Michele.

On ne peut qu'établir dans ces conditions, que la filiation artistique de la plastique figurée décorant la chapelle de Sigismond au Wawel, se rattache étroitement à l'art du milieu dont est issu Barthélemy Berrecci et qu'elle s'accorde parfaitement avec ce milieu. Il appert, à la lumière des recherches de l'auteur, que cet artiste est un épigone tardif du courant naturaliste, inauguré par Donatello dans la sculpture florentine et dont l'influence était encore prépondérante jusqu'à l'époque de Michel-Ange. Nous cherchions vainement des traces de l'hellénisme de Sansovino ou de Buonarroti dans l'art du sculpteur que le roi Sigismond a appelé à sa cour. Bien au contraire; en voyant comment il s'y prend pour draper le manteau de saint Paul, dont les plis fortement adhérents sont disposés en demi-cercle; en étudiant la manière schématique de traiter les parties couvertes de poils de certaines têtes, modelées à coups de ciseaux parallèles et profonds, on croit encore nettement saisir des réminiscences du »trecento«, comme le prouve d'ailleurs la comparaison de ces sculptures avec la statue de saint Luc au Bargello, exécutée par Niccolo d'Arezzo. Berrecci est l'enfant de la période de transition, qui coïncide à Florence avec la décadence de la sculpture figurée et avec l'essor de la plastique ornementale. Cet état de chose rend compte du caractère quelque peu primitif de sa technique, comme il explique la lourdeur des formes et l'exécution plutôt grossière des détails, particularités qu'on a plus d'une fois signalées. L'influence du milieu polonais ne s'est manifestée que dans l'armure, appelée »maximilienne« qu'on voit sur les statues de saint Venceslas et de saint Sigismond, armure très répandue dans toute l'Europe du Nord.

Les résultats de l'analyse des propriétés stylistiques, inhérentes aux sculptures figurées qui décorent le mausolée du roi Sigis-

mond I^{er} dans la cathédrale de Cracovie, ne nous réservent par conséquent aucune surprise; en effet, ils s'accordent en tout point avec les renseignements tirés des archives, qui indiquent clairement que maître Berthélemy de Florence est l'auteur des œuvres d'art dont nous venons de parler ci-dessus.

14. KŁODZIŃSKI A.: **Problem węgierskiej pomocy dla Łokietka w r. 1304—6.** (*Das Problem der ungarischen Hilfe für Ladislaus Lokietek in J. 1304—6*). Séance du 18 mai 1936

Die oben erwähnte Abhandlung ist in methodischer Hinsicht ein Versuch, die spärlichen schriftlichen Quellenüberlieferungen durch die Elemente der historischen Geographie zuergänzen. Ihre Ergebnisse, die nicht nur für die Geschichte Polens und Schlesiens, sondern auch für die der Nachbarstaaten (Böhmen, Ungarn, das habsburgische Österreich und Bayern) von Wichtigkeit sind, ließen sich in folgende Punkte zusammenfassen: 1) Das Zusammenarbeiten Karl Roberts (Humberts) und Władysław Łokietek's, um mit vereinten Kräften die Herrschaft der letzten Przemysliden gleichzeitig in Ungarn und im Herzogtum Kraków und Sandomierz zu stürzen, beruhte auf peinlichst genauem Austausch gegenseitiger Dienstleistungen, unter Ausschluß in diesem Falle jeglicher Parteilichkeit und des angeblich eigenwilligen, auf eigene Faust und Gefahr unternommenen Hilfsfeldzuges des ungarischen Paladins Amadej (Omode aus dem Geschlechte der Aba). 2) Seit der Entführung der Krone des hlg. Stephan durch die Przemysliden aus Ungarn im J. 1304, bestand dieses Mitwirken in der Verhinderung der Rückkehr derselben mit dieser Krone nach Ungarn, was angesichts der besonderen Terraingestaltung Ungarns, als eines von allen Seiten durch Berge eingeschlossenen Landes, keine größeren Schwierigkeiten bot. 3) Das antitschechische Lager versuchte dieses Ziel auf zweierlei Art von den Przemysliden zu erzwingen: a) durch Inangriffnahme des Krieges mit ihnen im Jahre 1304—5, an zwei Fronten gleichzeitig. Dieser Krieg führte, im Gegensatz zur Westfront, d. h. zu Böhmen und Mähren, vorerst zur Entscheidung an der Ostfront, d. h. zur Liquidierung der tschechischen Herrschaft im Herzogtum Kraków-Sandomierz (1304—5); b) unabhängig von diesem Kriege — wenn

auch im Zusammenhang mit dem durch denselben an der Ostfront erzielten Erfolg — durch Absperrung aller über die Berge nach Ungarn führenden Durchgänge. 4) Im Interesse Karl Roberts (Humberts) überwacht Kaiser Albrecht mit Matthäus von Trenčín vom Westen her diese Zugänge nach Ungarn, d. h. durch das Durchbruchstal der Donau und durch die Kleinkarpaten auf Trenčín zu; vom Norden, von der Mährischen Pforte her via Kožle, Toszek und Bytom — halten die Bytomer Piasten Wache, von denen die Przemysliden im kritischen Augenblicke verraten werden. Auf der Verlängerung des Herzogtums Bytom-Kožle nach Osten hin, überwacht dagegen den Durchzug über die Beskiden nach Ungarn Łokietek mit Amadej in dem kurz zuvor (1304—5) eroberten Herzogtum Kraków-Sandomierz. 5) Karl Robert zieht die Herzöge von Bytom auf seine Seite um den Preis seiner Heirat mit deren Tochter und Schwester Maria (1305—6) und kommt diesbezüglich den Przemysliden zuvor, den Łokietek dagegen gewinnt er um den Preis eines wehrhaften Beistands für ihn unter Amadejs Führung. 6) Wenzeslaus III. jedoch, mit Otto dem Bayern, dem er die Krone des hlg. Stephan (5. X. 1305) abgetreten hat, sich zur Offensive gegen Polen und Ungarn im J. 1305—6 rüstend, öffnet sich im letzten Augenblick, zum eigenen Verderben, durch die Vermählung mit Viola (5. X. 1305), gleichzeitig den Weg nach Kraków (über Cieszyn und weiterhin durch das morastige Weichseltal nach Oświęcim und Zator) und nach Ungarn (durch den Paß von Jabłonków, bezw. durch das Soła und Skawa-Tal) durch die Cieszyn-Oświęcimer Ländereien seines Schwiegervaters Mieszek, also in diesem Falle unter Umgehung der Herzogtümer von Bytom-Kožle und von Kraków-Sandomierz. 7) Daher wird — in den durch jene zweite Konkurrenzheirat zugunsten Wenzeslaus III., und Ottos geänderten Verhältnissen — die ursprünglich in diesen Plänen nicht vorhergesehene Ermordung des jugendlichen Wenzeslaus' in Olmütz der sprichwörtliche Strohalm für das ihnen feindliche Lager. 8) Erst nach der gewaltsamen Beseitigung Wenzeslaus III., der, nach der gehofften Erledigung Łokieteks im Herzogtum Kraków, Gelegenheit hatte, Otto über Polen in Ungarn zu Hilfe zukommen, war Karl Robert imstande, mit seinem bayrischen Nebenbuhler in Ungarn fertig zu werden. 9) Da die Liquidierung der bayrischen Herrschaft in Ungarn sich über den Tod Wenzeslaus III.

(4. VIII. 1306), bis zum Sommer des Jahres 1307 hinauszog, in welchem Jahre Otto tückisch gefangengenommen und zugunsten Karl Roberts um die Stephanskronen gebracht wurde, so mußte man bis zu dieser Zeit die Durchdringung des wehrhaften Bestandes für Otto von außen befürchten. Angesichts dessen wurde nach dem Termin der Ermordung Wenzeslaus III. die weitere Schließung und Überwachung der Grenzen Ungarns auf Łokieteks Seite wieder aktuell (bis zum Jahre 1308). 10) Nicht umsonst kommt daher Otto, nachdem er um den Preis eines Lösegeldes aus der ungarischen Gefangenschaft entkommen war und alle näheren Durchgänge vor sich geschlossen gefunden hatte, nach Bayern zurück auf einem weiten Umwege über Reußen und Głogów in Schlesien, wo er den Tod des ihm feindlich gesinnten Königs von Böhmen, Rudolfs von Habsburg (gestorben 4. VII. 1307), des zweiten Gemahls polnischer Reiczka-Elisabeth, abwarten mußte und, wo er gelegentlich einer längeren Rast — sich mit Agnes, der Tochter Heinrichs von Glogau, verlobte (vermählt zu Pfingsten d. J. 1309 zu Straubing). Erst als nach dem Tode Rudolfs der ihm ergebene Heinrich von Kärnten vorübergehend und zum zweiten Male den böhmischen Thron bestieg, kehrt Otto aus Głogów unmittelbar über Böhmen nach Bayern zurück, wo er erst Ende Februar d. J. 1308 ankommt. 11) Aus dieser Auffassung erklärt sich des weiteren von selbst, warum Łokietek, von dessen Rolle als Verbannter in Ungarn zu Seiten Karl Roberts man bisher leider nichts weiß, obwohl er zweifelsohne als ein Feind der Böhmen erst durch Vermittlung Karl Roberts den Papst und den Kaiser Albrecht für sein Schicksal zu interessieren vermochte, warum Łokietek nicht früher als erst im J. 1304 — als das im ureigenstem Interesse Karl Roberts lag — dessen Hilfe zuteil geworden ist. Ferner wird es klar, warum Łokietek die endgültige Wiederherstellung seiner Herrschaft nicht woanders, als im Herzogtum Kraków-Sandomierz, als dem natürlichen Vorfelde Ungarns vom Norden her, angefangen hat. Warum er bei den Übergängen nach Ungarn in erster Linie die Burgen des böhmischen Konfidenten, des Krakauer Bischofs Muskata, Pławiec am Popradflusse und Biecz, einnahm. Warum endlich Karl Robert keinen anderen als Amadej mit der Hilfeleistung an Łokietek betraute, der durch seine ausgedehnten Besitzungen im nordöstlichen Ungarn, hauptsächlich rings um Kaschau, das zu jener

Zeit in Ungarn ein Ausgangspunkt für den Handel mit Kraków und Polen war, erst zusammen mit Matthäus von Trenčín die an der Innenseite des Karpatenbogens ins Innere von Ungarn führenden Wege beherrschte. 12) Nicht minder interessant in diesem Spiele um die Kronen und Durchgänge ist, außer der Erklärung der politischen Beweggründe für die Ermordung Wenzeslaus III., die Aufdeckung der Karten der Bytomer Herzöge, die Lossprechung Kasimirs II. von der Schuld, ein böhmischer Vasall gewesen zu sein, wie auch endlich die Rolle Bolesławs, des Herzogs von Toszek, des baldigen Erzbischofs von Gran und Primas von Ungarn, als des wahrscheinlichen Promotors und Stifters der beiden, in ihren Folgen für Polen, Ungarn und Böhmen so folgenschweren dynastischen Ehebände, d. h. Karl Roberts mit seiner Schwester Maria von Bytom und des späteren Ehebundes desselben Königs mit Elisabeth Łokietek.

-
15. KOSTRZEWSKI J.: **Groby szkieletowe późno-lateńskie w Wielkopolsce i zagadnienie Silingów.** (*Skelettgräber der Spätlatènezeit in Großpolen und das Silingen-Problem*). Séance du 13 juin 1936

Im vergangenen Jahre hat Mgr Tomasz Szczygielski bei Probestgrabungen in Godawy, Kreis Żnin, die die Auffindung des Gräberfeldes der Bewohner der hallstattzeitlichen Moorsiedlung in Biskupin bezweckten, ein Skelettgrab aus dem letzten Jahrhundert v. Chr. entdeckt, das zwei, zu Häupten des Skeletts stehende Krüge mit umgekehrt birnförmigem Bauch, zylindrischem Halse, ausgeschweiftem, verdicktem Rande und verengtem, Henkel, wie auch stark zerstörte Eisengegenstände (unter anderem ein einschneidiges Schwert) enthielt (Abb. 1). In diesem Jahre stieß man in Biskupin selbst beim Bau einer Zufahrtstraße zu den Ausgrabungen von Biskupin auf ein Skelettgräberfeld aus der Spätlatènezeit, das bisher sechs Gräber mit typischer Ausstattung geliefert hat. Diese Gräber sind nicht die erste Spur der Bestattung von nichtverbrannten Toten in der Spätlatènezeit in Großpolen, denn bereits vor dem Weltkriege wurde ein ähnliches Grab in Latkowo, Kreis Inowrocław, entdeckt, und im Jahre 1926 wurden einige Gräber in Inowrocław selbst, im Bereiche des Kur-

parkes, beim Bau der Inhalationshalle gefunden. Weiter gegen Norden, in Pommerellen, hatte man schon im Jahre 1888 ein ähnliches Grab in Rządź, Kreis Grudziądz (Grab 566) entdeckt, da es jedoch damals an Analogien gänzlich gebrach, hat der



Abb. 1. Skelettgrab der Spätlatènezeit.
(Godawy, Kr. Żnin).

Verfasser seinerzeit selbst die Zugehörigkeit dieses Grabes zur Spätlatènezeit (Kostrzewski, Die ostgermanische Spätlatènezeit I 217) in Frage gestellt. Abgesehen von dem Grabe aus Rządź, das nur zwei Bronzefibeln geliefert hat, enthielten alle anderen Gräber Keramik, und zwar z. T. in großer Zahl (im Grabe V in Biskupin sieben Gefäße, davon drei zu Häupten, vier dagegen zu

Füßen des Skeletts (Abb. 2—3). In allen Fällen, Rzadz ausgenommen, traten die Skelettgräber gesondert auf, nicht mit Brandgräbern vermengt, woraus sich ergeben würde, daß sie Überreste einer besonderen Bevölkerungsgruppe bilden. Die nächsten Analogien zu diesen Gräbern finden wir in Mittelschlesien, zu beiden Seiten des Fließchens Śleza (Lohe), woher uns Skelettgräber der Spätlatènezeit aus drei Ortschaften bekannt sind (Altschlesien IV 134). Ähnliche Skelettgräber kommen hier auch noch zu Beginn der römischen Periode, im I. Jhdt n. Chr., in Anwendung, und auch in Großpolen sind uns Skelettgräber aus dem Anfang unserer Zeitrechnung aus einigen Ortschaften, wie Inowrocław, Czacz, Kreis Kościan (früher Śmigiel), Bozejewice, Kreis Inowrocław (früher Strzelno) bekannt.

In Schlesien hat man die Skelettgräber aus der frühromischen Zeit mit den Silingen in Verbindung gebracht, die von Seeland hierhergekommen sein und dem Flusse Śleza sowie dem Berge Ślęż (Sobótka) ihren Namen aufgedrungen haben sollen. Diese Annahme stützte sich nicht nur auf die vermeintliche Verwandtschaft des Inselnamens mit dem Namen des germanischen Volksstammes, sondern auch auf die Ähnlichkeit in der Form und Ausstattung der schlesischen und der seeländischen Gräber aus der frühromischen Zeit. Auch auf Seeland nämlich sind frühkaiserzeitliche, reich mit Tongefäßen ausgestattete Skelettgräber bekannt, in denen die Gefäße in einem besonderen Raum zu Häupten des Toten aufgestellt sind, und ferner enthalten diese seeländischen Gräber eine Keramik, die in Form und Verzierung (Linienmäander) ziemlich stark den schlesischen Gefäßen ähnelt. Es hat sich jedoch bald herausgestellt, daß jene dänischen Analogien etwa um ein Jahrhundert später auftreten, als die betreffenden schlesischen Funde¹, so daß man das Auf-

¹ So treten z. B. Mäanderverzierungen schlesischer Art (Linienmäander) nicht nur in Seeland sondern auch in Nordjütland frühestens im I. Jh. nach Chr., wahrscheinlich aber erst im II. nachchristlichen Jahrhundert auf. Die den schlesischen Skelettgräbern des I. Jh. nach Chr. entsprechenden seeländischen Skelettgräber können — meines Wissens — vorläufig auch nicht vor das II. Jh. n. Chr. zurückdatiert werden, und einige auch für Schlesien typische westpolnisch-ostdeutsche Eigentümlichkeiten der Spätlatènekeramik (die Fazettierung der Gefäßränder, die X-förmigen Henkel) und auch manche Gefäßformen, z. B. die birnförmigen Henkelkannen, die schlanken, weitmündigen Henkelbecher usw. leben in Dänemark bis ins II. Jh.

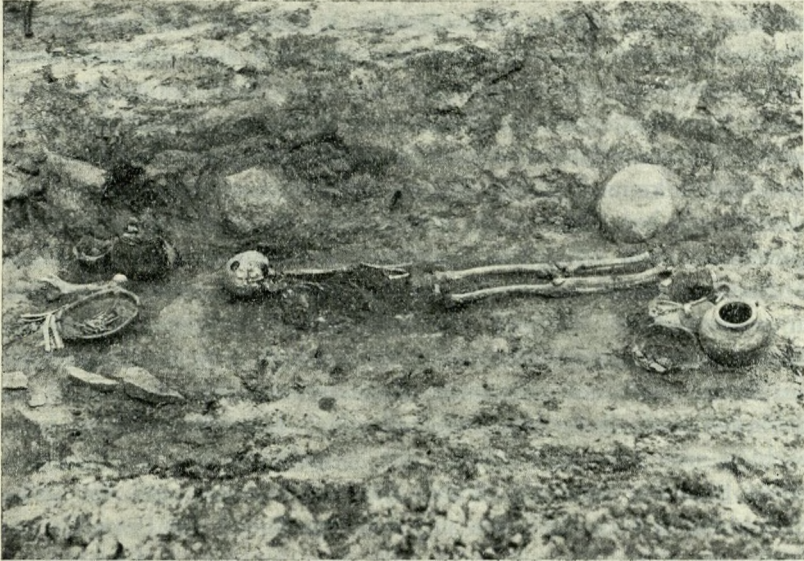


Abb. 2. Skelettgrab Nr. V Spätlatènezeit. In der Tonschale beim Schädel
und daneben Tierknochen als Rest der Wegzehrung.
(Biskupin, Kr. Žnin)



Abb. 3. Keramik aus Skelettgrab Nr. V der Spätlatènezeit.
(Biskupin, Kr. Žnin).

tauchen der erwähnten Skelettgräber in Seeland vielmehr als das Ergebnis starker Einwirkungen aus dem Südosten auffassen muß, und keineswegs als Ausgangspunkt einer Wanderung germanischer Bevölkerung vom Norden nach Südosten. Gegen die deutschen Thesen spricht u. a. auch die Tatsache, daß seit dem Ende des Neolithikums bis zum Beginn der Römerzeit Keramik in den skandinavischen Gräbern zu den größten Seltenheiten gehört und gewöhnlich von schlechter Machart ist, so daß man das plötzliche Auftauchen einer großen Menge von guten und schönen Gefäßen in seeländischen Gräbern der frühromischen Zeit lediglich als Einwirkung eines anderen Miliös deuten kann, wo es Brauch war, die Toten reich mit Keramik auszustatten, wie wir es z. B. in Schlesien und Großpolen innerhalb der »Lausitzer« Kultur beobachten, und keinesfalls darf man umgekehrt, wie es die deutschen Forscher tun, die Gräber der Spätlatène — und der frühromischen Zeit in Schlesien mit einer großen Anzahl von Beigefäßen mit einer Einwanderung aus dem Norden in Verbindung bringen. Es hat sich ferner gezeigt, daß die Namen Seeland und Silingen wahrscheinlich gar nicht mit einander verwandt sind, denn — nach Much — bedeutet Seeland (Selund) eine Seehundsinsel, dagegen stammt der Name Silingen seiner Ansicht nach wahrscheinlich von »silan-« (Riemen, auch Hosenträger), demnach wäre es ein Volk von Hosenträgern (Altschlesien I, 117 ff.). Die Annahme einer Abstammung des Namens des Flusses Ślęza und des Berges Ślęż (= Sobótka-Zobten) vom Namen des Volksstammes der Silingen ist übrigens von vornherein unwahrscheinlich, denn bekanntlich übernehmen die Völker oft ihre Namen von Flüssen, bezw. Bergen, Wäldern, Sümpfen oder anderen landschaftlichen Erscheinungen, aber nie umgekehrt. Schließlich muß man daran erinnern, daß im Lichte der letzten Forschungen polnischer Gelehrter (Rudnicki, Taszycki, Kozirowski, Semkowicz) dem Namen Ślęza sehr wahrscheinlich ein slavischer Wortstamm zugrunde liegt. Wenn daher wirklich irgendein Zusammenhang zwischen dem Namen dieses Flusses und den Silingen besteht, so dürfte man eher annehmen, daß der Name des Volksstammes vom

nach Chr. fort. Überhaupt weist die dänische Keramik der Jahrhunderte um die Zeitwende eine deutliche Abhängigkeit von den südöstlichen: westpolnisch-ostdeutschen Vorbildern auf und trägt in Vergleich zu denselben deutlich jüngere Züge.

Flusse, an dem er wohnte, herrührt, und dann müßte man in jenen Silingen den slavischen Volksstamm der Ślezanie sehen, deren Name im Munde der germanischen Informatoren der antiken Schriftsteller entsprechend entstellt worden ist.

Die Entdeckung von spätlatènezeitlichen Skelettgräbern aus dem letzten Jahrhundert vor Chr. in Großpolen und Schlesien, die also etwa um zweihundert Jahre älter sind, als die ältesten brandlosen Bestattungen in Seeland, untergräbt noch mehr die deutsche These. Ausserdem ist zu beachten, daß es in Seeland keine einheimischen Voraussetzungen für das Aufkommen von Skelettgräbern gibt, dagegen können wir ihr Erscheinen in Schlesien mit dem Einflusse der dort wohnenden keltischen Bevölkerung erklären, die ihre Toten in der Regel unverbrannt bestattete. An Stelle der vermeintlichen Wanderung einer skandinavischen Bevölkerung von Norden nach Süden haben wir umgekehrt anscheinend mit der Ausbreitung eines Volkes von Schlesien in nördlicher Richtung zu rechnen, worauf die oben erwähnten neuen Funde in Großpolen hinweisen. Wenn es sich um die Bestimmung der Volkszugehörigkeit der schlesisch-großpolnischen Skelettgräbergruppe handelt, so kann hier selbstverständlich nicht von den Kelten die Rede sein, obwohl die keltischen Einflüsse in der materiellen Kultur der Spätlatènezeit in Westpolen sehr deutlich und stark sind, und in der hier besprochenen Gruppe von Skelettgräbern auch der Bestattungsbrauch den keltischen Traditionen entspricht. Im Inventar der schlesisch-großpolnischen Skelettgräber aus der Spätlatène- und der frühromischen Zeit ist die Keramik, die ein genaues Gegenstück zu der Keramik der zeitgenössischen westpolnisch-ostdeutschen Brandgräber bildet, ein ausgesprochen nichtkeltisches Element. Trotz der Unterschiede im Bestattungsbrauch scheint es daher keinem Zweifel zu unterliegen, daß die Bevölkerung der Skelettgräber aus dem letzten Jahrhundert vor Christo demselben Volke angehört, wie die Bevölkerung der gleichzeitigen Brandgräber (Brandgruben-, Urnengräber usw.), obwohl sie wahrscheinlich einen besonderen Volksstamm bildet. Bereits früher¹ habe ich darauf aufmerksam gemacht,

¹ Kostrzewski J., *Kultura grobów jamowych i zagadnienie Burgundów* (III Zjazd prehistoryków polskich w Krakowie 1935).

daß sich in Nordwestpolen in der Spätlatènezeit eine Expansion einer leichenverbrennenden Bevölkerung von Schlesien und Süd-Großpolen aus geltend macht. Die Entdeckung von spätlatènezeitlichen Skelettgräbern von schlesischem Typus im nördlichen Großpolen und im Chełmno'er Lande ist ein weiterer Beweis einer solchen Wanderung nach Norden (Abb. 4). Angesichts dessen, daß die Bevölkerung der Skelettgräber aus der Spätlatènezeit nicht skandinavischer, demnach nicht germanischer Herkunft ist, und manches dafür spricht, daß wir es hier mit den slavischen, genauer genommen den polnischen Słezanie zu tun haben, müsste man auch die verwandte Bevölkerung der spätlatènezeitlichen Brandgräber in Polen als slawisch anerkennen, und die Expansion der beiden Spätlatènegruppen nach Norden als eine Wiedergewinnung des in früheren Zeiten zugunsten der Steinkistengräberkultur verlorenen Gebietes durch das slawische Element ansehen. Auf diese Weise würde es verständlich, daß die antiken Schriftsteller der römischen Kaiserzeit (Tacitus, Ptolemaios) die Slawen (Wenden) als Bewohner der Weichselmündung nennen (*Veneti, Οὐενέδαι*), wo früher, in der ältesten Eisenzeit und in den älteren Stufen der vorrömischen Zeit, das Steinkistengräbervolk, das sehr wahrscheinlich der baltischen Volksgruppe angehörte, ansässig war.

Es bleibt noch das Problem zu erörtern übrig, wie sich die Skelettgräber des schlesischen Typus der Spätlatène- und der frühromischen Zeit zu den pommerellisch-ostpreußischen Skelettgräbern der römischen Kaiserzeit verhalten, die allgemein den Goten und Gepiden zugeschrieben werden. Ist es nicht möglich, daß die Träger der letzteren Gruppe den Brauch, die Toten unverbrannt zu bestatten, aus dem Süden entlehnt haben, wenn das am weitesten gegen Norden vorgeschobene Skelettgrab von schlesischem Typus am Nordrande des Chełmno'er-Landes in der Nähe von Grudziądz (in Rządź) entdeckt worden ist? Angesichts dessen, daß die ältesten »gotisch-gepidischen« Skelettgräber erst aus dem Beginn der römischen Kaiserzeit herrühren, gewinnt diese Möglichkeit an Wahrscheinlichkeit. Wenn wir die von Stojanowski neuerdings festgestellte Tatsache berücksichtigen, daß die Schädel aus jenen vermeintlichen Gräbern der Goten und Gepiden in Pommern eine mitteleuropäische und nicht germanische anthropologische Struktur aufweisen, so drängt sich unwillkürlich die Frage auf, ob sich nicht vielleicht unter den in der Hauptsache germa-

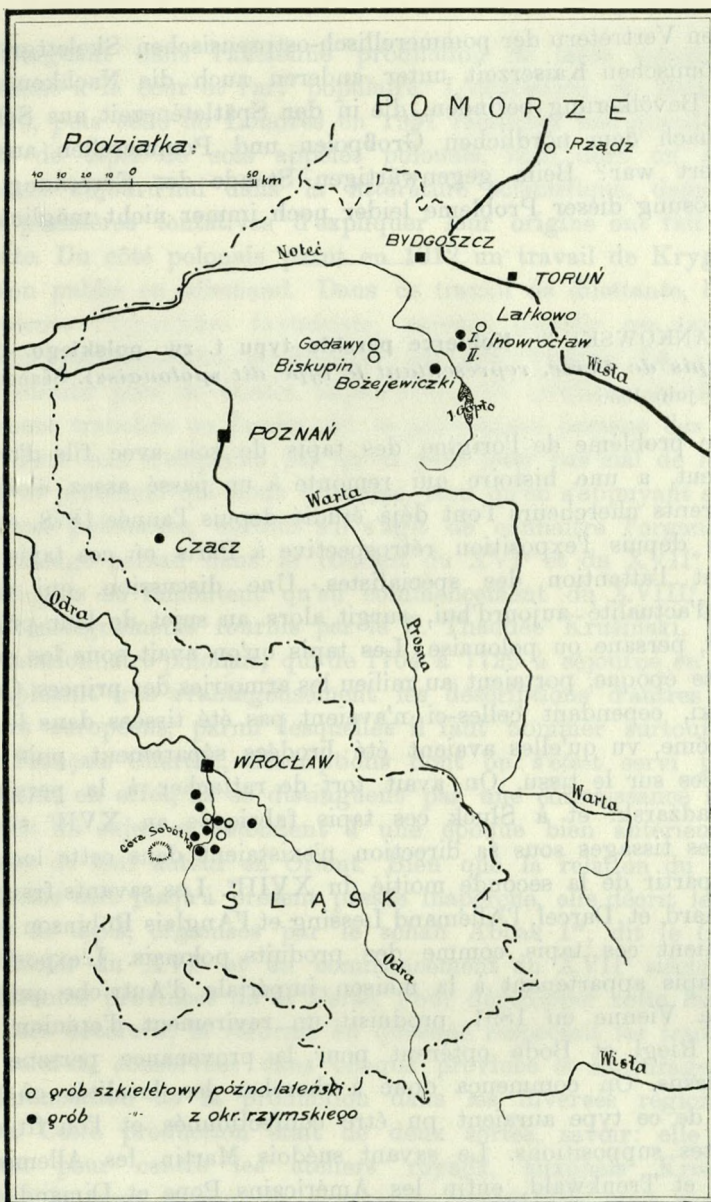


Abb. 4. Verbreitungskarte der spätlatènezeitlichen und frühkaiserzeitlichen Skelettgräber vom schlesischen Typus.

Zeichnerklärung: ○ Skelettgrab der Spätlatènezeit
 ● „ „ „ Frühkaiserzeit.

nischen Vertretern der pommerellisch-ostpreussischen Skelettgräber der römischen Kaiserzeit unter anderen auch die Nachkommen jener Bevölkerung befinden, die in der Spätlatènezeit aus Schlesien nach dem nördlichen Großpolen und Pommerellen ausgewandert war? Beim gegenwärtigen Stande der Forschung ist die Lösung dieser Probleme leider noch immer nicht möglich.

16. MAŃKOWSKI T.: **Kobierce perskle typu t. zw. polskiego. (*Les tapis de Perse, représentant le type dit »polonais»*)**. Séance du 10 juin 1936

Le problème de l'origine des tapis de soie avec fils d'or et d'argent, a une histoire qui remonte à un passé assez éloigné. Différents chercheurs l'ont déjà étudié depuis l'année 1878, c'est-à-dire depuis l'exposition rétrospective à Paris où ces tapis retinrent l'attention des spécialistes. Une discussion, qui n'est plus d'actualité aujourd'hui, surgit alors au sujet de leur provenance, persane ou polonaise. Les tapis qu'on avait sous les yeux à cette époque, portaient au milieu les armoiries des princes Czartoryski, cependant celles-ci n'avaient pas été tissées dans le tapis-même, vu qu'elles avaient été brodées séparément, puis appliquées sur le tissu. On avait tort de rattacher à la personne de Madzarski et à Słuck ces tapis fabriqués au XVII^e siècle, car des tissages sous sa direction n'existaient dans cette localité qu'à partir de la seconde moitié du XVIII^e. Les savants français Guichard et Darcel, l'Allemand Lessing et l'Anglais Robinson considéraient ces tapis comme des produits polonais. L'exposition des tapis appartenant à la maison impériale d'Autriche qui eut lieu à Vienne en 1891, produisit un revirement d'opinion; en effet Riegl et Bode optèrent pour la provenance persane de ces tissus. On commença donc à chercher les localités où des tapis de ce type auraient pu être confectionnés et l'on fit différentes suppositions. Le savant suédois Martin, les Allemands Sarre et Trenkwald, enfin les Américains Pope et Dimand élucidèrent de nombreux côtés obscurs du problème relatif à la provenance de ces tapis, en s'appuyant, du moins en partie, sur les descriptions de la Perse qu'avaient données des voyageurs européens au XVII^e siècle. Pope s'acquitt de grands mérites en

distinguant dans l'ancienne production de tapis persans l'art attaché à la cour et l'art populaire. L'exposition de Munich en 1910, puis celle de Londres en 1931 réunirent une grande quantité de tapis de soie appelés polonais, nom dont on se sert encore aujourd'hui dans la littérature scientifique, depuis que les premières tentatives d'expliquer leur origine ont fait fausse route. Du côté polonais parut en 1912 un travail de Krygowski, qu'on publia en allemand. Dans ce travail de dilettante, l'auteur présente l'hypothèse fantaisiste, suivant laquelle ces tapis auraient été fabriquées en Pologne par des Tatares. La question ne suscite plus de doutes aujourd'hui, vu qu'elle a été définitivement tranchée en faveur de la provenance persane des tissus.

Tout cela n'empêche pas qu'on peut jeter pas mal de lumière sur le problème qui nous intéresse, rien qu'en s'appuyant sur des sources polonaises, surtout s'il s'agit de connaître l'organisation du tissage persan dans le courant du XVI^e et du XVII^e siècle. Quoiqu'ils ne remontent qu'au commencement du XVIII^e siècle, les renseignements fournis par le P. Thaddée Krusiński, jésuite et missionnaire polonais, qui de 1704 à 1729 a séjourné en Perse, complètent très avantageusement les descriptions d'autres voyageurs européens, parmi lesquelles il faut nommer surtout celle du Français Chardin, descriptions dont on s'était servi jusqu'à présent; en effet, ils se distinguent par une connaissance approfondie du sujet et s'étendent à une époque bien antérieure au séjour de leur auteur en Orient. Bien que la relation du prêtre polonais soit jusqu'à présent passée inaperçue, elle décrit les ateliers de tapis, organisés par le schah Abbas I^{er}, dit le Grand, au déclin du XVI^e et au commencement du XVII^e siècle dans différentes provinces de la Perse. Pour développer cette branche de l'art décoratif, la réforme en question respectait les traditions de celui-ci, conservées dans chaque province et encourageait la différenciation de la production dans les diverses régions du pays. Cette production était de deux sortes, savoir: elle avait tantôt pour centre les ateliers royaux, auxquels Krusiński donne le nom persan de «karkans»; tantôt elle était une industrie domiciliaire qui occupait des tisserands que contrôlaient de temps à autre les inspecteurs du schah, en leur donnant les conseils et les indications nécessaires. Lotis de terre par le schah, les tisserands transmettaient d'une génération à l'autre les arcanes

de leur art. La production de tapis et d'autres tissus satisfaisait en premier lieu les besoins de la cour et procurait en outre des bénéfices au Trésor. Des vendeurs du schah étaient chargés d'exporter en Europe et dans l'Inde les tissus plus précieux, en particulier les tapis, pour les y écouler.

Un autre genre de production artistique, savoir la peinture royale solidement organisée sous le contrôle d'un directeur général appelé Nahichkhar-pacha, était étroitement lié à l'industrie des tapis dont les »karkans« du schah étaient le principal centre. Nous avons tout lieu de croire qu'en dehors d'autres tâches, les peintres de la cour étaient tenus à fournir des modèles aux »karkans« royaux. Sous le règne d'Abbas I^{er}, soit à l'époque où la fabrication des tapis persans était la plus florissante, la protection de la cour, la collaboration d'artistes à la création des modèles, les traditions de l'ancienne culture artistique, vivantes dans l'art populaire, enfin la technique perfectionnée du tissage ont contribué à faire de ces tapis des œuvres d'art.

Deux tâches incombent à l'historien de l'art dans le domaine des recherches sur la fabrication des tapis persans: il doit d'abord distinguer le tissage populaire et les produits sortis des »karkans« royaux, puis il lui faut pouvoir indiquer les localités dont proviennent les différents genres de tapis d'une haute valeur artistique. On a tâché de s'appuyer sur les différences que présente la technique du tissage et la composition de l'ornement (M. Dimand), pour distinguer certains types de tapis, surtout lorsqu'il s'agit de tissus de soie avec fils d'or et d'argent. D'après la description du P. Krusiński, il faudrait chercher des caractères de style différents dans les tissus provenant de diverses provinces persanes. La façon de combiner l'ensemble des couleurs et la manière de les marier harmonieusement devraient faire ressortir ces caractères. Les mentions peu nombreuses trouvées dans les archives et les faits établis par l'histoire ne fournissent que rarement des données concrètes sur ce sujet.

C'est encore grâce à la source polonaise déjà mentionnée que nous pouvons établir que, spécialement à Kaschan, on confectionnait des tapis avec fils d'or et d'argent, en appliquant une technique plate qui rappelait celle dont on se sert pour tisser les gobelins. L'année 1601 et la suivante on exécuta à Kaschan des tapis de ce genre pour Sigismond III, sur commande de

l'Arménien Sefer Muratowicz, envoyé exprès de Pologne en Perse. Nous avons réussi à retrouver ces tapis au Musée de la Résidence à Munich et à établir leur identité avec celles qui faisaient partie de la dot d'Anne-Catherine-Constance, fille de Sigismond III.

C'est surtout en analysant le style et en comparant aussi bien l'ornement que l'ensemble des couleurs, que nous arrivons à établir que l'influence de l'ornement arménien a déteint sur un tapis de soie avec fils métalliques, conservé au Musée National à Varsovie. Un tapis au Musée Czartoryski à Cracovie et un autre rapproché du premier dans la Galerie Liechtenstein à Vienne peuvent servir d'exemple ce qu'étaient les tapis exécutés dans les »karkans« royaux en collaboration avec des peintres de la cour, qui fournissaient des modèles, quoiqu'on y reconnaisse les qualités du style individuel de leurs auteurs. L'un et l'autre témoignent d'un sens très développé du style, d'une composition hardie de l'ornement et de beaucoup de fantaisie jointe à un goût raffiné.

Nous devons également au récit du P. Krusiński des renseignements sur le relâchement de l'organisation des »karkans« royaux en Perse, qui aboutit même à la ruine définitive et complète de la fabrication des tapis de soie, agrémentés de fils d'or et d'argent. La disparition de cette branche de l'industrie textile coïncide avec l'invasion afghane, le siège d'Ispahan en 1722 et la chute de la dynastie des Safévides. Les tapis persanes importées en grande quantité en Pologne dans le courant de tout le XVII^e siècle, que mentionnent si souvent les inventaires de successions, puis les actes se rapportant aux partages de la fortune dans les familles nobles ou bourgeoises en Pologne et dont il est question dans les registres de marchandises des négociants de Lwów, ces tapis disparurent au XVIII^e siècle sur les marchés polonais. A défaut de tapis persans, on voulut peut-être leur substituer d'autres, confectionnés dans le pays, comme on remplaça à la même époque les ceintures persanes et turques par des ceintures fabriquées en Pologne, qui les imitaient et auxquelles elles servaient de modèles.

Nous ne connaissons jusqu'à présent qu'un seul tapis qui témoignerait de cette innovation. Il appartient à M^r Alexandre Turzański Kahanowicz à Detroit aux Etats-Unis de l'Amérique du Nord. La technique de son exécution paraît la même que celle

des tapis persans, dits de type polonais; néanmoins aussi bien le caractère de l'ornement que de nombreux détails trahissent le travail d'un tisserand occidental qui tâchait d'imiter, pas toujours avec succès, un modèle persan. Des motifs ornementaux ignorés du répertoire de la décoration persane, p. ex. celui de la fraise, l'ornement anguleux et durement arrêté, toute sa calligraphie, s'il est permis de s'exprimer ainsi, la façon de le tracer, les italiques *M S* répétées et dont le sens nous échappe, enfin les petites croix du dessin des rinceaux — tous ces détails trahissent la provenance occidentale du tapis dont nous parlons. S'il a été confectionné en Occident, ce n'est probablement pas ailleurs qu'en Pologne, car nous ne connaissons pas d'autres pays où auraient existé des conditions qui permettraient de supposer que l'on eût imité à cette époque non seulement les ceintures persanes, mais aussi les tapis de la même provenance.

Quant à la localité où il fut fabriqué, on pourrait supposer qu'il est originaire de Brody ou peut-être de Słuck, quoique des données précises qui permettraient de se prononcer pour l'une ou l'autre localité fassent défaut. Quoique peut-être pas très importante en ce qui concerne la quantité, la fabrication des tapis représentant ce type, introduite en Pologne, aurait pu être en même temps l'épilogue de la production de ce genre de tissus en Perse, leur pays d'origine.

17. SIEMIŃSKI J.: **Ustrój państwa w podziałach Archiwum Koronnego.** (*La constitution de l'Etat d'après le classement des Archives de la Couronne*). Séance du 20 avril 1936

Le respect des fonds exige que l'archiviste conserve non seulement le contenu du fonds, mais aussi l'ordre d'après lequel ce contenu a été rangé. L'ancien classement présente — entre autres — cet intérêt, qu'il aide à connaître les institutions qu'il reflète. Un dépôt tel que les Archives de la Couronne (Trésor des Chartes de Pologne) contenait les preuves des droits servant à l'État vis à vis des autres facteurs externes et internes. Le classement de ces Archives reflète en quelque sorte la constitution de l'État et celle de l'organisme international.

Le classement le plus ancien que nous connaissons (1501) divise les chartes en documents concernant les affaires étrangères et concernant les affaires intérieures. Parmi les premières les chartes papales manquent. Évidemment elles formaient une section des affaires intérieures: on avait déjà oublié que la Pologne avait été jadis soumise au Saint-Siège. Le département des affaires extérieures embrasse tous les documents concernant les souverains et tous les vassaux étrangers et polonais. La Lituanie se trouve dans le dep. intérieur, probablement elle y forme une section comme sous-département. De même les duchés d'Oświęcim et de Zator en Silésie (incorporés en 1457 et 1494), la Ruténie Rouge (terres ayant appartenu d'abord à la Pologne, puis duché ruténien, incorporées en 1341) et la Podolie (terre rutène, contestée par la Lituanie et la Pologne, incorporée à la moitié du XV^e s.) appartiennent au dep. intérieur: leurs documents sont dispersés parmi tous les documents de la Couronne. De même Santok et Drezdenko (bourgs aux frontières avec Brandenbourg). La Prusse Royale, (recupérée sur l'Ordre des Chevaliers Teutoniques en 1454—1466) comprenant 1) les possessions polonaises des Chevaliers, 2) la Poméranie (ancien duché vassal incorporé en 1294, occupé par les Chevaliers depuis 1309) et 3) une partie de la Prusse proprement dite (terres des Prussiens apparentés aux Lituaniens) forme une section à part, étant donné qu'à cette époque la question de son incorporation complète était encore ouverte. La Masovie (duché de la dynastie polonaise des Piast) semble changer de dép. après que la couronne des Piast est passée aux Jagellons.

L'inventaire de Kromer (1551) range toutes les sections l'une après l'autre. Une étude plus approfondie montre que les sections »Papales« et celle des »Caesareae« occupent une place à part. Le reste est divisé en deux groupes: les sections étrangères (les 7 suivantes) et celles des pays constituant la Puissance de la Pologne. Le second groupe se compose de la »Polonia« (la »Couronne« primitive), »Russia« concernant la Ruténie Rouge et la Podolie, ensuite les pays liés par union et les pays vassaux: la Lituanie, la Masovie, la Prusse (not. la section »Prussia pro Regno«: documents proprement dits des Arch. de la Couronne et »Prussia pro Cruciferis«: les documents provenant des archives

de l'Ordre Teutonique), »Osswiecimenses et Zathorienses«, »Besarabiae« et »Valachiae«.

Zamoyski, le célèbre grand chancelier, dont nous avons reconstruit l'inventaire, distinguait les sections que nous appelons »d'outre Couronne« et celles de la Couronne: les pays étrangers et les pays unis, mais non incorporés. Les premières concernent les divers contractants de la Pologne, les secondes suivent la division territoriale de la Pologne. De là la hiérarchie: la section générale »Universales Regni«, les sections de provinces: Pologne Majeure, Cuiavie, Masovie, Prusse; (la Pologne Mineure manque, ses institutions étant devenues celles du royaume); ensuite une longue série de sections des voïévodies (palatinats) et enfin la section »Incertorum palatinatum«. Les sections que nous avons vues chez Kromer (»Polonia«, »Russia«, »Osswiecimenses et Zathorienses«, »Masovia« et »Prussia« l'une et l'autre) n'existent plus: elles ont été remplacées par les sections des palatinats respectifs. Tout représente maintenant un État unique.

La division des Łubieński (1613) est remarquable par un trait: elle place la Lituanie immédiatement après les sections de la »Couronne«.

L'inventaire de 1682 ne laisse voir aucun système.

L'inventaire de 1730 met en première place les sections: générale de la Couronne et celle de la Lituanie, la considérant comme générale aussi, ensuite les voïévodies de la »Couronne«¹. Or, c'est l'inventaire des archives qui ne sont plus seulement les Archives de la Couronne, mais aussi celles de la République: c. à d. du Royaume de Pologne et du Grand Duché de Lituanie considérés comme État Unique.

¹ On nommait »Couronne« le Royaume de Pologne en opposition au second membre de l'union — le Grand Duché de Lituanie. On nommait l'ensemble la République de Pologne.

18. STRZELECKI W.: *De Flavio Capro Nonii auctore*. Séance du 27 avril 1936

Der Verfasser knüpft zuerst an Lindsays Untersuchungen an, der für das III. Kapitel des Nonius dieselben 41 Quellen wie für die übrigen Kapitel annimmt (»Nonius Marcellus' dictionary of republican Latin«, Oxford 1901, S. 59 ff.; Philol. 64 [1905] S. 438 ff.). Der Verfasser betont, daß Lindsays Ansichten hinsichtlich dieses Kapitels in einem schroffen Gegensatz zu den Ansichten derjenigen Forscher stehen, die den Grammatiker Flavius Caper für die Hauptquelle dieses Kapitels halten (z. B. Jeep, Philol. 67 [1908] S. 35; ebd. 68 [1909] S. 33; Wischniewski, »De Prisciani Institutionum grammaticarum compositione«, Königsberger Diss. 1909 S. 68 ff.; Barwick, »Remmius Palaemon und die römische Ars grammatica«, Philol. Suppl. XV, 2 [1922] S. 192; usw.). Im Anschluß daran wird an einige Tatsachen hingewiesen, die davon zeugen, daß sowohl Lindsay wie die Anhänger der Caperschen Theorie recht zu haben scheinen. Deshalb unternimmt es der Verfasser zu ermitteln, ob es dem so in der Tat sei und — wäre dies der Fall — beide Theorien mit einander in Einklang zu bringen. Um einen festen Boden für weitere Erörterungen zu gewinnen, stellt er diejenigen Stellen aus dem III. Kapitel des Nonius zusammen, die mit den direkt für Flavius Caper bezeugten Bruchstücken übereinstimmen. Es kommen folgende Stellen in Betracht: Non. 196, 21 (»clipeus« — Serv. Aen. IX 709; Non. 201, 1 (»cepe«) — Prisc. G. L. II 203, 13; Non. 219, 30 (»penus«) — Prisc. 260, 17; Non. 227, 31 (»torques«) — Charis. G. L. I 145, 19; Non. 229, 10 (»testa«) — Charis. 145, 23. Diese Stellen zeugen mit aller Deutlichkeit davon, daß eine direkte Benutzung des Flavius Caper seitens des Nonius ohne weiteres anzunehmen ist. Ein zweiter Beweis für diese Tatsache wird darin gesehen, daß das anonyme Werk »De dubiis nominibus« (G. L. V 571—594) sich oft eng mit diesem nonianischen Kapitel berührt. Daß diese Schrift nichts anderes als ein Auszug aus Caper ist, steht fest und wird fast allgemein angenommen. Die genannten Übereinstimmungen betreffen Erklärungen der Hauptwörter, die sehr ähnlich oder gar identisch sind. Es kommt hinzu, daß die Erklärungen manchmal mit denselben Zitaten belegt werden. Der Verfasser macht auch darauf aufmerksam, daß außerdem die Reihenfolge der von Nonius

erklärten Hauptwörter der bei Anonymus gleicht. Auf Grund der oben dargelegten Erwägungen werden die Zitate, die Nonius mit diesem Anonymus gemeinsam hat, auf Flavius Caper zurückbezogen. Der Verfasser faßt dann die Übereinstimmungen, die zwischen Nonius und Charisius vorkommen, näher ins Auge. Für das III. Kapitel kommt hauptsächlich nur ein Abschnitt aus der *Ars* des Charisius in Betracht (I 15, G. L. I 50, 7—112, 12), das bekanntlich aus drei Teilen besteht. Der dritte Teil des Abschnittes geht auf Flavius Caper zurück, wie dies von manchen Gelehrten (z. B. Barwick a. a. O. 191 ff.) klar dargelegt worden ist. Liegt Caper diesem Charisius-Kapitel zugrunde, so müssen auch diejenigen Zitate im III. Kapitel des Nonius, die er mit Charisius gemeinsam hat, auf denselben Gewährsmann zurückgeführt werden, wie dies von manchen Gelehrten angenommen wird. Deshalb werden vom Verfasser solche Zitate zusammengestellt und als Capers Eigentum bezeichnet. Der Verfasser geht dann auf die Beziehungen zwischen Priscian V 1—45 (G. L. II 141, 1—171, 15) und VI (G. L. II 194, 1—282, 18) und Nonius ein. Auch diesen Büchern Priscians liegt Caper zugrunde und deshalb pflichtet der Verfasser denjenigen Gelehrten bei, die sämtliche Übereinstimmungen zwischen Priscian und Nonius auf Caper als gemeinsame Quelle zurückgehen lassen.

Der Verfasser untersucht auch die s. g. »*De nomine excerpta*« des Ps. Probus (G. L. IV 207—216), da dieses Schriftchen sich auch manchmal mit Nonius berührt. Es enthält im Grunde die Überreste der Plinianischen Gelehrsamkeit, wie dies Fröhde dargetan hat (Fleck. Jahrb. XIX Suppl. [1893] 157 ff.). Flavius Caper war hier Vermittler zwischen Plinius und Nonius; der wahre Sachverhalt stellt sich also folgendermaßen dar: das Plinianische Gut übernahm Ps. Probus; dieselbe Quelle beutete auch Caper aus, von dem Nonius abhängig ist. Ist dem so, so sind sämtliche Übereinstimmungen zwischen Nonius und den »*de nomine excerpta*« auf Flavius Caper zurückzuführen. Solche Zitate sind in der vorliegenden Abhandlung zusammengestellt.

Die oben erwähnten Untersuchungen haben eine Anzahl der im III Kapitel angeführten Zitate als Capers Eigentum erwiesen und der Verfasser betont, daß — in Anbetracht der oben besprochenen Tatsachen — die Benutzung des Flavius Caper seitens des Nonius nicht mehr in Abrede gestellt werden darf, wie dies

Lindsay tut. Diese Behauptung läßt sich auch von anderer Seite bestätigen: Nonius, indem er über das abnorme Geschlecht der Hauptwörter handelt, bedient sich derselben Kriterien, deren auch Caper sich bedient zu haben scheint. Es ist ja wohl bekannt, daß er sich in zweifelhaften Fällen auf das Geschlecht des entsprechenden Deminutivum beruft, dessen Geschlecht für das des Primitivum maßgebend sein soll; im Anschluß daran zeigt der Verfasser, daß dieses Verfahren auch für Caper charakteristisch ist. Auch andere Kriterien, deren sich Nonius bedient (»vetustas« »auctoritas« »consuetudo«) sind nicht echt nonianisch, sondern gehen auf eine bestimmte Theorie zurück (vgl. Quint. Inst. Orat. I, 6, 1; IX, 3, 3). Dieselbe Theorie war auch dem Flavius Caper bekannt und von ihm angewendet, wie darauf Barwick mit vollem Recht hingewiesen hat (a. a. O. 203 ff.). Auch diese Bemerkungen bestätigen also die Benutzung Capers seitens des Nonius.

Einer speziellen Untersuchung bedarf das Verhältnis dieses Kapitels des Nonius zu Verrius Flaccus. Daß enge Beziehungen zwischen beiden Werken manchmal vorkommen, steht fest. Was das III. Kapitel anbelangt, treten diese Übereinstimmungen mit Festus bzw. Paulus (d. h. Verrius Flaccus) nicht nur innerhalb der Teile, die aus verschiedenen, meist unbekanntem, grammatischen Quellen stammen, sondern auch an anderen Stellen auf. Ist dies der Fall, so darf die Benutzung des Verrius Flaccus seitens des Nonius auf die von Lindsay als anonyme Glossarien bezeichneten Quellen nicht zurückgeführt werden. Der Verfasser sucht zu beweisen, daß Caper den Verrius eingesehen und ausgebeutet hat, aus dessen Schriften Nonius das verrianische Gut herübergenommen hat.

Der Verfasser kommt nun auf die Zitate zu sprechen, die außerhalb der eigentlichen Autorenreihen stehen und die dem regulären Geschlecht gelten. Es kommen hauptsächlich Zitate aus Vergil in Betracht, die auch aus Capers Schrift herübergenommen zu sein scheinen.

In dem nachstehenden Teil der Untersuchung knüpft der Verfasser an Hoeltermanns Beobachtungen an (»De Flavio Caprogrammatico«, Diss. Bonn 1913, S. 5 ff.), die die von Nonius im III. Kapitel angewendete Zitierweise betreffen, und weist darauf hin, daß Nonius in diesem Kapitel manchmal die Schriftsteller anders als in den übrigen Kapiteln anzuführen pflegt. Es ist

auch sehr wichtig, daß einige Werke in diesem Kapitel zitiert werden, die anderswo überhaupt nicht auftauchen. Auch diese, von den übrigen Kapiteln abweichende, Zitierweise, weist auf Capersche Abstammung solcher Zitate hin. Mit Hilfe solcher Beobachtungen kann eine Anzahl dieser Zitate für Caper in Anspruch genommen werden, wie dies der Verfasser zeigt.

Der Verfasser sucht nun zu erklären, wie die Benutzung Capers seitens des Nonius — die er nachgewiesen zu haben glaubt — mit der Lindsayschen Theorie in Einklang gebracht werden könne. Einen Anhaltspunkt gibt dem Verfasser sein Aufsatz »Zur Entstehung der Compendiosa Doctrina des Nonius« (»Eos« 34 [1932/33] S. 113 ff.), wo er dargetan hat, daß — außer den von Lindsay festgestellten 41 Quellen — ein spezieller Grundstock für jedes Buch anzunehmen ist. Es geht aus den in der vorliegenden Abhandlung dargelegten Untersuchungen hervor, daß Capers Schrift »De dubiis generibus« Grundstock für das III. Kapitel des Nonius gewesen sein muß. Derselbe ist dann mit Hilfe der üblichen 41 Quellen erweitert worden.

Auf die oben skizzierten Darlegungen folgt der zweite Teil der Abhandlung, in dem der Verfasser die Quellen sämtlicher Bruchstücke, die in diesem Kapitel zitiert sind, schematisch angibt. Es handelt sich hauptsächlich darum, das Capersche Gut von den auf übliche 41 Quellen zurückgehenden Zitaten zu scheiden. Die Lindsayschen Reihen bleiben also als Hauptbestandteil des Kapitels unberührt, in einer freilich verkürzten und hie und da veränderten Form. Der Verfasser glaubt auf diese Weise Lindsays Ansichten mit denen seiner Gegner in Einklang gebracht zu haben.

-
19. WITKOWSKI ST.: **Powstanie rodzaju gramatycznego rzeczowników.** (*Die Entstehung des grammatischen Geschlechts bei den Substantiva*). Séance du 12 juin 1936

Bekanntlich hat über die Entstehung der Genera des Substantivs schon der Sophist Protagoras nachgedacht. Ob er schon es gewesen ist, der die Genera mit der Bedeutung der Wörter verknüpft hat, in der Weise, wie dies später bei Ammonios geschieht, steht dahin. Jedenfalls liegt die sogenannte Grimm'sche Theorie in der Hauptsache schon bei Ammonios vor. Seit Am-

monios ist diese Anschauung bis auf die Junggrammatiker die herrschende. Erst der Positivismus, der die Rolle der Einbildungskraft dem Verstande gegenüber unterschätzt, hat versucht, die Grimmsche Theorie durch die rationalistisch-formalistische Brugmann's zu ersetzen. Die Brugmannsche Theorie hat sich aber als zu eng und deshalb als unzureichend erwiesen; Brugmann verkennt, daß in der Periode, in der die Hauptmaße der Nomina ihr Geschlecht erhalten hat, die Einbildungskraft eine bedeutend größere Rolle gespielt hat als späterhin. Die so gen. »Ausnahmen« von den Geschlechtsregeln sind ein wichtiger Prüfstein der Genustheorie. Die Brugmannsche Theorie versagt beim griech. Geschlecht der Baum- und der Pflanzennamen. Brugmann hat hier kein weibliches Musterwort finden können, das man doch erwartet; er bildet sich ein den Lexika unbekanntes Wort *φυτάνη*, obwohl er weiß, daß der übliche Name für die Pflanze *φυτόν*, für den Baum *δένδρον*, also sächlich, ist. Seine Theorie versagt auch bei den modernen Sprachen; poln. *jabłoń* »Apfelbaum« z. B. ist fem., *drzewo* »Baum« neutr. Die Brugmannsche Theorie versagt weiter vollständig bei den Wörtern: *λίγυθος*, *πρόχοος*, *τάφρος*, *δόλος*, *πλίνθος*, *ψάμαθος*, *νόσος* usw. Zwar ist es auch bei der Grimmschen Theorie nicht immer leicht, hier das weibliche Genus zu erklären, aber die Sache ist nicht so hoffnungslos wie bei der Brugmannschen. Viele Gefäße z. B. sind belebt gedacht; einige von ihnen spielen für die Phantasie des benennenden Griechen männliche Rolle: *ἀυφορεύς* »Träger« (nicht: »Trägerin«), *κρατήρ* »Mischer«, *ψυκτήρ* »Kühler« (wie *λαμπτήρ* »der Leuchtende«); andere hingegen sind als Dienerinnen gedacht: *οινοχόος*, *προχόος* »die Eingießende«, *λουτροφόρος* (wie *χοηφόρος* gebildet) »Weib, das das Badewasser trägt«. Nach diesen Mustern sind dann *ἡ λίγυθος*, *ἡ ὑδρία* gebildet (wofern das letztere nicht schon durch das Suffix weiblich bestimmt ist). *ῥυτόν* dagegen ist als Sache gedacht. (Das hier Angedeutete soll an anderer Stelle des näheren ausgeführt werden).

Wenn wir die Brugmannsche Genustheorie ablehnen, die als Ganzes den Eindruck einer mechanischen macht, so geschieht dies deshalb, weil sie den Anspruch erhebt, das Genus sämtlicher leblosen Substantiva zu erklären. Niemand wird sie aber verwerfen, wenn es sich darum handelt, den Grund des Geschlechts vieler Nomina zu erraten. Erst die Verbindung beider Theorien:

der Grimmschen und der Brugmannschen, gibt eine befriedigende Antwort auf die Frage, wie die Nomina ihr Geschlecht erhalten haben: die Grimmsche vornehmlich für die ältere, die andere für die spätere Periode, in der die Einbildungskraft ihre dominierende Rolle eingeübt hat. Die Zahl der Vertreter der Grimmschen Theorie wächst denn auch immer mehr.

Unter den modernen Theorien verdient noch die Wundtsche Wertungstheorie eine Erwähnung. Ihre Unzulänglichkeit springt in die Augen, wenn man sie an konkretem Sprachstoff prüft. Überhaupt sind die beiden Haupttheorien bisher meist prinzipiell beurteilt worden, wichtiger erscheint aber ihre Prüfung an konkreten Wörtern. Nach Wundt sind die Bäume im Griechischen weiblich als minderwertig, die Flüsse männlich als Objekte höheren Wertes. Höheren Wertes als was? müssen wir fragen. Der Fuß ist für den Griechen männlich, die Hand weiblich. Soll das bedeuten, daß für den Griechen der Fuß einen höheren Wert besitzt als die Hand? Die Erde ist im Griechischen weiblich, also minderwertig; sollte das die griechische Anschauung sein? Die Wundtsche Theorie ist auf deduktivem, nicht auf induktivem Wege entstanden, sie ist von ihm an konkretem Sprachstoff nicht nachgeprüft worden, was bei jeder Theorie unumgänglich ist und erst recht ihren Wert oder ihre Wertlosigkeit zeigt.

Die Grimmsche Theorie ist im Laufe des XIX. Jahrh. von den Ethnologen, Mythologen und Sprachforschern bestätigt worden. Ihre Ergebnisse sind bisher in keinem Buche zusammengestellt, das die Frage der Entstehung der Genera behandelt.

Die Ethnologie machte aufmerksam, daß die Sprache das ganze Geistesleben des Menschen widerspiegelt und daß man demnach bei der Frage, wie die Genera entstanden sind, vor allem fragen muß: welcher war der Geisteszustand des Menschen in der Epoche, in welcher sich die Genera bildeten? In ausgezeichneter, eindringender Weise hat diese Frage Tylor 1871 beantwortet. Er wies nach, daß bei den Naturvölkern die Sprache bei der Geschlechtsgebung das Starke und das Schwache unterscheidet und diese Eigenschaften als männlich und weiblich einander gegenüberstellt, daß die Einbildungskraft jener Völker die ganze Natur belebt, was man Animismus, in der höchsten Form Personifikation nennt. Er wies auf das Kinderalter hin, welches ebenfalls

alle leblosen Gegenstände der Umgebung belebt. Ähnlich urteilt über diese Frage Fritz Schulze, *Psychologie der Naturvölker* (1900).

Die Mythologie stellte zahllose Beispiele aus der griech. und lat. Literatur zusammen, daß die Bäume und die Quellen, die Flüsse und die Winde dem griech. Volke belebt erscheinen. Ähnliche Anschauung findet man bei heutigen Völkern, z. B. den slawischen. Die antiken Botaniker unterscheiden männliche und weibliche Bäume.

Die Sprachwissenschaft hat untersucht, wie die Genera bei den ausseridg. Sprachstämmen entstehen. Dies geschieht schon 1856 bei Pott, dann bei Wundt, am ausführlichsten bei de la Grasserie (1906). Das Prinzip des Animismus oder des Anthropomorphismus ist bei diesen Völkern vorherrschend, also dasselbe Prinzip, das in der Grimmschen Theorie die Entstehung der Genera erklärt. Während de la Grasserie das ganze Problem behandelt, haben Meillet und Wackernagel für verschiedene wichtige Begriffskategorien (z. B. Körperteile) an konkreten Beispielen die Entstehung der Genera treffend erklärt. Die Grimmsche Theorie findet auch ihre Bestätigung in der Genusgebung vieler moderner Sprachen, z. B. des Englischen oder des Slavischen. Nur reden wir im Unterschied von Grimm (und anderen) nicht von Personifikation, sondern von Animismus.

-
20. WOJCIECHOWSKI Z.: **Powstanie szlachectwa i zagadnienie feudalizmu w Polsce w wiekach średnich.** (*Les origines de la noblesse et le problème du système féodal au moyen-âge en Pologne*). Séance du 12 juin 1936

Paraîtra in extenso dans la Revue historique de droit français et étranger.

BIBLIOGRAPIE POUR AVRIL—JUIN 1936

Akta sejmikowe województwa krakowskiego, tom I 1572—1620. Wydał Stanisław Kutrzeba. Kraków 1932, 8°, str. XIX + 505 + 1 nlb. (*Actes des diétines du palatinat de Cracovie, t. 1, 1572—1620, publiés par Stanislas Kutrzeba, 8°, XIX + 505 + 1 p. surnum.*).

Archiwum Komisji Prawniczej, tom X. Kraków 1936. 8°, str. L + 857. (*Archives de la Commission pour l'étude du droit, t. X. Cracovie 1936, 8°, L + 857 p.*).

Treść: Najstarsza Księga Sądu najwyższego Prawa Niemieckiego na zamku krakowskim, wydał Abdon Kłodziński. (*Contenu: Le Codex le plus ancien du Tribunal Suprême jugeant d'après le droit allemand, conservé au château de Cracovie. Publié par Abdon Kłodziński.*).

Bulletin International de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres. Classe de Philologie, Classe d'Histoire et de Philosophie. N° 1—3, I—II 1936, Janvier—Mars 1936. Cracovie 1936, 8°, p. 1—60.

Contenu: Comptes rendus de l'Académie pour janvier—mars 1936, p. 1. Bibliographie pour janvier—mars 1936, p. 57. Résumés. A. Bochnak: Das gotische Reliquienkreuz in der Domkirche zu Sandomierz, p. 3. K. Estreicher: Der Dreifaltigkeitsaltar in der Kreuzkapelle des Domes zu Krakau, p. 8. T. Grabowski: Die Literatur der Bömischen Brüder im Polen des XVI. Jahrhunderts, p. 11. R. Grodecki: Die Konföderationen im Polenreiche der Piasten, p. 17. A. Lauterbach: Das Palais Brühl in Warschau, p. 25. T. Mańkowski: Les tapisseries à la cour des derniers Jagellons, p. 31. T. Mańkowski: Die von Nikolaus Potocki gespendeten Rokoko-Antependien, p. 34. C. Filipowicz-Osieczkowska (M^{me}): L'ivoire du Victoria and Albert Museum représentant les miracles du Christ et les miniatures du début de notre ère, p. 38. L. Sternbach: Das Ohr und das Gehör in der griechischen, lateinischen und polnischen Phraseologie, p. 44. Z. Stieber: L'action du polonais et du slovaque sur les parlers des Łemki, p. 46. A. Vetulani: Etudes sur les authentiques, p. 50.

Jeż Teodor Tomasz (Zygmunt Miłkowski): Od kolebki przez życie. Wspomnienia. Do druku przygotował Adam Lewak, wstępem poprzedził Aleksander Brückner. T. I. Kraków 1936, str. XL + 474 + 2 tabl. (*Théodore-Thomas Jeż (Sigismond Miłkowski): A travers la vie depuis le berceau. Souvenirs. Ouvrage préparé par Adam Lewak, avec introduction d'Alexandre Brückner. I^{er} vol. Cracovie 1936, XL + 474 p. et 2 planches.*)

Kwartalnik filozoficzny, tom XII, zeszyt 4. Kraków 1936, 8^o, str. 313—401. (*Revue philosophique trimestrielle, t. XII, fascic. 4. Cracovie 1936, 8^o, p. 313—401.*)

Treść: Harassek St.: Trentowski o filozofii narodów europejskich (dokończenie) str. 313. Heitzmann M.: Platonizm włoskiego odrodzenia, str. 342. Łubnicki N.: Zagadnienie stosunku t. zw. zjawisk psychicznych do zjawisk fizycznych, str. 373. Książki i czasopisma, str. 400. (*Contenu: St. Harassek: Trentowski sur la philosophie des peuples européens [suite et fin] p. 313. M. Heitzman: Le platonisme de la Renaissance italienne, p. 342. N. Łubnicki: Le problème du rapport entre les phénomènes dits psychiques et les phénomènes physiques, p. 373. Livres et revues, p. 400.*)

Pappée Fryderyk: Jan Olbracht. Kraków 1936, 8^o, str. 286 + 3 rycin + 1 mapa. (*Frédéric Pappée: Jean-Albert. Cracovie 1936, 8^o, 286 p., trois gravures et une carte.*)

Polski słownik biograficzny, tom II, zeszyt 3 (og. zbioru zeszyt 8) (Bogorski Piotr—Bona Sforza). Kraków 1936, 4^o, str. 193—288. [*Dictionnaire biographique polonais, t. II, fascic. 3. (8^e fascicule paru jusqu'à présent) (Bogorski Pierre—Bone Sforza). Cracovie 1936, 4^o, p. 193—288].*]

Prace Komisji etnograficznej nr 21. Kraków 1936, 8^o, str. 134 i 200 rycin. (*Travaux de la Commission pour l'étude de l'ethnographie, n^o 16. Cracovie 1936, 8^o, 134 p. et 200 figures.*)

Treść: Adam Chętnik: Pożywienie Kurpiów. Jadło i napoje zwykłe, obrzędowe i głodowe. (*Contenu: Adam Chętnik: La nourriture des «Kurpies». Les aliments et boissons consommés: tous les jours, à l'occasion de cérémonies rituelles et en temps de famine.*)

Prace Komisji orientalistycznej nr 21. Kraków 1936, 8^o, str. 91. (*Travaux de la Commission pour l'étude des langues orientales, n^o 21. Cracovie 1936, 91 p.*)

Treść (*Contenu*): Rozwadowski J. M.: Wörterbuch des Zigeuner-dialectes von Zakopane. Mit Einleitung, Ergänzungen und Anmerkungen von Eduard Klich.

Prace Komisji orientalistycznej nr 25. Kraków 1936, 8^o, str. 34. (*Travaux de la Commission pour l'étude des langues orientales n^o 25. Cracovie 1936, 8^o, 34 p.*).

Treść (*Contenu*): Tadeusz Kowalski: Zur semantischen Funktion des Pluralsuffixes *-lar, -lár* in den Türkensprachen.

Wydawnictwa Śląskie. Prace prehistoryczne, nr 2. Kraków 1936, 4^o, str. 63 z 25 ryc. + 6 tablic. (*Publications concernant la Silésie. Travaux préhistoriques, n^o 2. Cracovie 1936, 4^o, 63 p. avec 25 fig. et 6 planches*).

Treść: Badania prehistoryczne w województwie śląskim w latach 1934—35. Przeprowadzili Józef Żurowski, Roman Jakimowicz i Józef Kostrzewski. (*Contenu: Recherches préhistoriques dans le Palatinat de Silésie en 1934—35, entreprises par Joseph Żurowski, Romain Jakimowicz et Joseph Kostrzewski*).

Z. Zawirski: L'évolution de la notion du temps. Cracovie 1936, 8^o, XVI + 357 p.

Zbiór najstarszy przywilejów i wilkierzy miasta Krakowa. Wydał St. Estreicher, Kraków 1936, 4^o, str. XVIII + 60 (Antiquum registrum privilegiorum et statututorum civitatis Cracoviensis. *Publié par St. Estreicher. Cracovie 1936, 4^o, XVIII + 60 p.*).

Źródła do historii sztuki i cywilizacji w Polsce, tom V, zesz. I. Kraków 1936, 8^o, str. 304. (*Sources servant à l'étude de l'histoire de l'art et de la civilisation en Pologne. T. I, fascic. I. Cracovie 1936, 8^o, 304 p.*).

Treść (*Contenu*): Cracovia artificum 1501—50. (*Matériaux réunis par J. Ptaśnik, édition préparée par M. Friedberg*).

Table des matières

	Page
N° 4—6.	
Comptes rendus de l'Académie pour avril—juin 1935	61
Séance publique annuelle de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres	63
Bibliographie pour avril—juin 1935	98
Résumés.	
12. Dalbor W.: Pompeo Ferrari et son activité d'architecte en Po- logne	66
13. Hornung Z.: La plastique figurée du mausolée du roi Sigismond I ^{er} à la cathédrale de Cracovie	70
14. Klodziński A.: Das Problem der Ungarischen Hilfe für Ladislaus Łokietek in J. 1304—6	73
15. Kostrzewski J.: Skelettgräber der Spätlatènezeit in Großpolen und das Silingen-Problem	76
16. Mańkowski T.: Les tapis de Perse, représentant le type dit «po- lonais»	84
17. Siemieński J.: La constitution de l'Etat d'après le classement des Archives de la Couronne	88
18. Strzelecki W.: De Flavio Capro Nonii auctore	91
19. Witkowski St.: Die Entstehung des grammatischen Geschlechts bei den Substantiva	94
20. Wojciechowski Z.: Les origines de la noblesse et le problème du système féodal au moyen-âge en Pologne	97